

## AUJOURD'HUI LE FUTUR

L'année de ses dix-sept ans, Damien vit surgir à la périphérie du village, une structure faite de verre, d'acier, de filins et de béton. Elle couvrait pratiquement la surface de plusieurs terrains de foot-ball. Le maire s'était décarcassé pour obtenir la construction de cette monstrueuse usine sur sa commune, comment s'y était-il pris ? Mystère, de fait, il se réjouissait et la population avec lui, de pouvoir fournir des emplois pérennes, l'espérait-il, à tous ceux qui en feraient la demande.

Lorsque Damien, le bac en poche, postula pour un emploi saisonnier, il l'obtint sans soucis. Il ne s'imaginait pas qu'il entrerait pour un bon nombre d'années au service de la société : M.O.R.T. (Main d'Œuvre Robotisée Transformée) dont la devise était : " Le travail c'est la santé, ne rien faire, c'est la piétiner "

On le mit avec un ancien au réapprovisionnement des stocks. Le travail était facile et pas trop fastidieux. Damien était aux anges, en fin de mois il avait un petit pécule qu'il s'empressait de dépenser en jeux vidéo, CD et autres petits plaisirs de son âge. Puis vint la fin des vacances, il était temps pour Damien de se décider à trouver un emploi ou à poursuivre une formation. Les études ne lui disaient plus trop rien, il avait goûté à la satisfaction d'avoir de l'argent. Il était sur place, alors, après tout pourquoi ne pas y rester, si l'on voulait bien de lui. On voulut bien. C'est ainsi que le jeune homme fit partie de la grande famille de la : M.O.R.T.

L'ambiance était à la franche camaraderie, le jeune homme était enchanté de cette amitié viril, il se sentait pris au sérieux malgré sa jeunesse et son inexpérience. Mais ça, c'était avant ! Au fur et à mesure, les cadences s'intensifièrent, les hommes n'eurent plus le loisir de se balancer des quolibets, les sourires firent place aux mâchoires crispées et aux regards en coin.

Après plusieurs années aux stocks, Damien fut mis sur la chaîne de fabrication d'appareils d'emboutissage pour capots de voitures. Le bruit était infernal, à longueur de journée les crissements, les grincements, les sifflements envahissaient l'espace, la sonnerie de changement de poste, celle de la pause repas, celle de la reprise, les aboiements du contremaître dans le micro, martelaient les tympans. Le claquement des marteaux pliant les plaques de fer, les éclats bleus des postes de soudures, les odeurs de peinture et d'acétone saturaient l'air. Le cœur des hommes semblait battre au rythme de cette cacophonie et leurs corps se plier aux ordres des machines qu'ils avaient devant leurs yeux et qui les surveillaient. De temps en temps, dans un sifflement strident, une soufflerie évacuait les émanations écœurantes, et toutes les machines semblaient avoir un regain d'activité dans un concert de métal hurlant.

- T'entend ? Elles crient, elles aussi souffrent, dit l'un des collègues de Damien en lui

faisant un clin d'œil.

– Non ! Elles chantent, elles se moquent de nous, nous les humains qu'elles obligent à fabriquer d'autres machines, répondit-il amèrement. Un jour, tu verras on nous remplacera par des robots.

– Tu débloques ! On est plus intelligents tout de même !

– Ce que tu peux être naïf ! Ce sont les têtes d'ampoules dans les bureaux qui conçoivent les robots, eux n'ont pas besoin de pauses repas, pipi et ils ne dorment jamais, quoi de plus rentable en sommes.

– Alors tu crois que ça va finir comme dans " terminator " ?

– Un jour futur peut-être...

– Mais le futur, c'est demain !

L'homme le regarda atterré et Damien vit dans ce regard, celui que lui-même devait avoir, un profond fatalisme.

Oui, c'était un peu ça, des robots que des hommes avaient élaborés, pour que d'autres hommes s'en servent à leur tour, pour en construire de nouveaux, sous une autre forme. Damien lança un coup d'œil autour de lui, les ouvriers avaient déjà l'air d'automates, avec leurs gestes saccadés et répétitifs. La métamorphose se faisait insidieusement.

Les journées étaient immuables, les gestes mécaniques, le cerveau mit en mode automatique. De temps en temps le micro braillait un nom, l'ouvrier appelé quittait son poste de travail et grimpaient lentement les marches jusqu'au bureau directorial, puis en redescendait, la tête basse et on ne le revoyait plus. Les plus faibles étaient éliminés d'office, comme dans une meute de loups. Plus personne n'y faisait attention, chacun concentré sur sa tâche, en espérant ne pas être le prochain. Le soir, l'usine vomissait les êtres humains qu'elle avait avalé le matin, telle une ogresse repue, jusqu'au lendemain.

Après dix ans de service, Damien, lorsqu'il croisait d'anciens amis de lycée, avait le sentiment qu'il avait vieilli prématurément. Déjà, les douleurs dues aux mouvements itératifs se rappelaient à son bon souvenir les jours de pluies. Le soir lorsqu'il rentrait chez lui, il ne supportait plus un bruit, il criait après ses gosses, après sa femme. Cette monstrueuse usine le transformait petit à petit en un pantin dénué de sentiments humains. Alors dans un sursaut de conscience, il prenait ses enfants sur ses genoux, leur racontait une histoire et les embrassait, enlaçait sa femme et se laissait aller sur son épaule, retenant ses larmes.

Après bien des grèves et des conflits, vint le jour où l'usine fut robotisée, alors les hommes démontèrent ce que des décennies au paravent ils avaient monté. Les machines hurlaient à présent pincées, coupées, écrasées, sciées par les pinces, les tenailles, les coupe-boulons, les coups de

marteaux et les scies électriques. Savaient-elles, comme les bêtes que l'on mène à l'abattoir, que leurs heures étaient également comptées ? Elles furent, en un rien de temps, remplacées par des mécanismes plus sophistiqués et silencieux.

L'usine s'est vidée de ses ouvriers, seule une poignée est restée, les yeux rivés sur des écrans, appuyant de temps en temps sur un bouton, tournant une clé, prenant des notes sur une tablette numérique. Il était loin le temps où ces mêmes hommes, le corps en sueur, les muscles noués faisaient naître en fin de chaîne des véhicules qu'ils ne pouvaient s'offrir.

Damien entre dans sa soixante-cinquième année, ses cheveux ont blanchi, ses gestes sont plus lents. Il a eu la faveur d'être nommé gardien de nuit pour les quelques mois qu'il lui reste à travailler au service de la mère nourricière qu'est la société : M.O.R.T. La devise n'a pas changé, mais il lui semble que non seulement sa santé comme ses illusions, ont été piétinées.

Cependant il est heureux, des robots les ont remplacés certes, mais ils ont bien fait. Son fils est à présent lui-même une de ces têtes d'ampoules qu'il dénigrait, et il crée, pour le plus grand bien des hommes, des mécaniques géniales. Lorsque Damien arpente, de nuit, les allées de la grande usine, il reste un moment contempler les automates qui réitèrent avec d'infinies précisions et de facilités ce que lui-même faisait avec tant de douleurs. Cependant par instant, en observant de plus près ces immenses mécaniques, dont les leds bleus ressemblent à des yeux, il a l'impression qu'elles ont le même regard que lui-même avait. Ont-elles le sentiment de leur exploitation par l'homme ? Ne se rebelleront-elles pas un jour à leur tour ? Damien s'ébroue, il rêve, non, aucun robot ne deviendra un " terminator ", les hommes qui les font naître ne seront pas assez fous pour leur donner une conscience. Du moins il l'espère.

Soudain dans le bureau du grand patron un éclat lumineux sillonne la pièce, puis disparaît, Damien fronce les sourcils. Mince ! Voilà qu'à force de rêver sur ce que ressentent des mécaniques, il ne fait pas son job ! Ne manquerait plus que ce soit un voleur. Qui a bien pu entrer ? Il n'a vu n'y entendu personne ! Ce bureau, dont les stores sont constamment tirés, est celui du grand PDG. Lui aussi a été remplacé lors du démantèlement de l'usine, il faut vivre avec son temps ! Aucun ouvrier ne l'a jamais rencontré depuis, il est toujours à courir le monde pour acquérir des brevets, en vendre. Pour tous problèmes ils ont habituellement à faire au D.R.H. C'est l'occasion d'y mettre les pieds et de voir un peu à quoi il ressemble, si c'est bien lui qui s'y trouve. Damien monte les marches de fer, tenant d'une main la rambarde, de l'autre sa lampe torche. Il se presse sur la passerelle qui mène au bureau, tel un phare qui domine l'usine. Devant la porte vitrée, obturée par un film opaque, il s'arrête un moment, puis doucement baisse la poignée et entre.

Lui tournant le dos, un gros fauteuil de cuir oscille doucement de droite à gauche.

— Y a quelqu'un ? Monsieur le Président, c'est vous ?

Le fauteuil arrête son balancement, puis fait demi-tour. Damien, les yeux exorbités, se fige sur place, atterré, lâchant la lampe qui vient s'éclater au sol en un scintillement bref.

– Bon...soir, Da...mien, ra...vis de vous ren...con...trer, dit une voix métallique.